NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

122 N° 1 January-March 2000

Entre l'Écriture et la vie: l'espace du poème

Jean-Pierre LEMAIRE

p. 87 - 91

https://www.nrt.be/en/articles/entre-l-ecriture-et-la-vie-l-espace-du-poeme-477

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

NRT 122 (2000) 87-91
J.-P. LEMAIRE

Entre l'Écriture et la vie: l'espace du poème[1]

à Jean Grosjean

Un poème inspiré de l'Écriture paraît de nos jours, en dépit d'une longue tradition littéraire, relever d'un genre hybride et quelque peu suspect. Les croyants y verront une sorte de développement édulcoré et préféreront l'original biblique, ou ses commentaires autorisés, à une copie esthétisante. Les simples amateurs de poèmes reprocheront à cette poésie de trahir sa vocation de pionnière du sens en se plaçant sous le patronage d'une Écriture première, abusivement pourvue d'une majuscule, et qui ne laisse au poème greffé sur elle qu'un rôle décoratif. Dans les deux cas, par la désaffection silencieuse ou la critique explicite, on prend ses distances à l'égard d'un art jugé «sulpicien»; c'est la mise en garde habituellement adressée aujourd'hui au poète chrétien ou, pour paraphraser Mauriac, au chrétien qui écrit des poèmes.

Mais comment le poème naît-il? Dans un va-et-vient assez mystérieux, à tâtons, entre les mots et les choses, celui qui parle et celui auquel il s'adresse, l'intimité et le dehors, la mémoire et le présent. À ces différents pôles qui se renvoient la navette poétique, le poète chrétien peut ajouter l'Écriture. Autrement dit, un poème qui s'inspire d'un passage de l'Ancien ou du Nouveau Testament ne naît pas de la Bible seule mais d'un aller et retour entre la parole biblique et un autre pôle, que nous appellerons, très généralement, la vie. D'ailleurs, cet aller et retour est déjà intérieur à l'Écriture elle-même, il a tissé le texte biblique avant celui du poème, dans le psaume 56 par exemple:

> *Toi qui comptes mes pas vagabonds,*
> *recueille en tes outres mes larmes*
> *(cela n'est-il pas dans ton livre?)*

---

1. Jean-Pierre LEMAIRE a publié: *Les marges du jour*, Genève, La Dogana, 1981 (épuisé); *L'Exode et la Nuée* suivi de *La Pierre à voix*, Paris, Gallimard, 1982; *Visitation*, Paris, Gallimard, 1985; *Le cœur circoncis*, Paris, Gallimard, 1989; *Le chemin du cap*, Paris, Gallimard, 1993; *L'Annonciade*, Paris, Gallimard, 1997.

C'est l'expérience de ce métissage qu'on voudrait aborder ici, en essayant de montrer comment il nourrit l'Écriture d'une vie inédite, aux risques et périls du poète; comment aussi l'Écriture, loin de brider l'aventure poétique, répond à son désir caractéristique de transformation et le relance.

L'écart

On ne choisit pas au hasard le passage de l'Écriture qui va devenir poème. On le retient parce qu'on y perçoit un appel, une chance éveillant un écho en dehors du Livre, dans un désir, une expérience, un souvenir qui demandaient à prendre forme. Même lorsque le poème a pour titre la référence d'un verset, le nom d'un personnage ou d'un épisode de l'Évangile, l'Écriture n'en occupe pas à elle seule le centre; elle est plutôt l'un des foyers d'une ellipse. Tant que le second foyer reste indéterminé, le poème ne peut s'écrire. Une indication marginale du texte rejoignant une sensation personnelle, un détail concret, permettront souvent à la vision de s'ébaucher. Tel poème sur la multiplication des pains a surgi d'une coïncidence entre l'herbe verte où les apôtres font asseoir la foule et celle d'une prairie de Haute-Savoie. Tel autre, sur le repas chez Simon le pharisien, s'est dénoué quand Marie-Madeleine a été chaussée d'une paire de souliers rouges à la tige cassée, vus aux pieds d'une ancienne élève… Le poète est d'abord, comme chacun, lecteur de l'Écriture. Il cherche à s'y orienter, à l'habiter, et ces détails sont l'indice qu'il y entre avec la contingence de sa propre vie. Une fois intégrés dans la composition qui les harmonisera avec le legs du texte biblique, ils continueront à surprendre, à témoigner de l'émotion d'une rencontre entre ce texte et un homme particulier, émotion que les lecteurs du poème pourront partager.

Cette «incarnation» dans le poème comporte un aspect essentiel: le point de vue adopté sur la parole ou la scène biblique indiquera le lieu où se tient le poète, sa distance spirituelle par rapport à elles. Est-il devant le regard de Jésus avec le jeune homme riche, dans le sycomore avec Zachée, transpercé avec Pierre par le chant du coq? Est-il, non sans un brin de témérité, avec Marie suivant des yeux son fils condamné, ou avec les témoins qui voient trembler ses lèvres de mère? Si la distance spirituelle est sincèrement reconnue, la voix du poème sera juste, humaine. Sinon, avec les meilleures intentions du monde, on tombera dans un art qui «représente», mais ne dit plus rien, un art «sulpicien».

La transformation

On pourrait croire d'après ce qui précède que le travail poétique vise à une sorte d'«animation» de l'Écriture en y introduisant la vie actuelle, comme si la source du dynamisme était exclusivement dans la seconde, et que la première ne fournissait que des figurants et des situations figés. Or, quand le poète s'adresse à l'Écriture, c'est souvent pour lui demander la clef de son propre renouvellement, renouvellement que la vie laissée à elle-même ne suffit pas à débloquer. L'Écriture lui offre en effet le scénario d'un changement qui peut modifier jusqu'au paysage. Après un hiver pluvieux, le poète redécouvrira ses montagnes natales comme la terre rendue à Noé après le Déluge, à nouveau tournée vers l'homme. S'il la regarde par les yeux du patriarche, le poète fortifiera ce sentiment d'accord retrouvé avec la nature et les animaux, lui donnera une base plus profonde. L'Évangile aussi lui permet de «dramatiser» son désir d'une transformation intérieure en lui proposant des personnages auxquels la rencontre avec Jésus ouvre une issue, donne une seconde chance (la Femme adultère, l'aveugle Bartimée, le Bon larron). Le poème pourra même prolonger ce dynamisme issu de l'Écriture au-delà des limites du récit biblique. Jésus a semé une graine de conversion en Simon le pharisien («Simon, j'ai quelque chose à te dire»); pourquoi le poème ne la développerait-il pas? La Parabole du Fils prodigue laisse le frère aîné en suspens à la porte de la salle du festin, où son père le supplie d'entrer; il y a là aussi un chemin à faire, apparemment court, mais sans doute aussi difficile que le retour du prodigue. Ce suspens laisse au poème le loisir de creuser l'hésitation de l'aîné, voire d'envisager son premier pas.

La durée vécue

N'est-ce pas cependant laisser la porte ouverte à bien des facilités, des fantaisies, auxquelles les évangiles apocryphes ont souvent cédé? Il ne s'agit nullement, on l'aura compris, de «broder» sur le texte biblique; un vrai poème, croyons-nous, est toujours une introduction au réel, reprise à nouveaux frais. Le réalisme du poème, ici, sera de rester fidèle au temps que mettent une personne et une vie à changer. La poésie suppose la patience. Son ambition, quand elle s'inspire de l'Écriture, est de greffer la parole biblique sur la durée d'une vie que cette parole veut transformer, sans dissimuler les lenteurs et les obstacles de la métamorphose.

Le Christ interpelle ses auditeurs: «Quiconque a mis la main à la charrue et regarde en arrière est impropre au Royaume de Dieu». Quel écho le poète, disciple imparfait qui regarde parfois en avant et parfois en arrière, va-t-il donner à cet avertissement? Il se retournera sur les sillons en zig-zag de sa propre vie, avouant en guise d'excuse qu'il a longtemps labouré sous deux soleils, dont l'un tarde à s'éteindre et l'autre à rayonner…

Le poème dispose d'un temps particulier où peuvent se rejoindre la Parole entendue et la vie: le temps du vers. Celui-ci est à la fois symbolique comme la Parole et physiquement éprouvé comme la durée vécue. En respectant sa «mesure», qui impose maint délai, maint détour à son impatience et à celle du lecteur, le poète contribue à l'incarnation de la Parole, il lui donne une épaisseur psychologique et sensible qui la rend artistiquement crédible. Le cri de détresse de Pierre, en passe d'être englouti par les eaux agitées sur lesquelles il avait cru pouvoir marcher, reçoit de Jésus une réponse immédiate: le Christ lui tend la main et le tire du gouffre. Le cri du poète perdant pied comme Pierre, et recourant aux images de la scène évangélique pour exprimer sa propre détresse, ne recevra peut-être pas une réponse aussi prompte. Colmater cette béance entre l'appel et le geste sauveur en reproduisant celui-ci tel qu'il figure dans l'Évangile serait trahir l'expérience de l'attente douloureuse et, finalement, évacuer l'épreuve concrète de la foi. Le cri du poème évoquant cette glissade vers le gouffre devra donc durer. Repris de vers en vers, et porté par leur rythme, leur harmonie, il recevra une réponse différée: en devenant une voix dans le chœur de ceux qui espèrent, le poète est rapatrié dans la barque…

Une incarnation symbolique

Le «réalisme» de la poésie ne doit pas faire oublier les limites de l'«incarnation» nouvelle qu'elle donne à l'Écriture: le poème, s'il est un corps animé, reste un corps de mots et d'images, il a lieu dans un espace symbolique. Il dit le désir du poète (et de son lecteur), le vœu d'une transformation; il «dramatise» celle-ci, il ne l'effectue pas. Prêter à Pierre un monologue à la fin de sa vie, où il la sent enfin accordée au pas de son Maître après tant de propos intempestifs et un abandon au pied du mur, ce n'est pas forcément être en état, comme Pierre, de subir le martyre… En lui donnant la parole, le poète «se fait une révélation au-dessus de lui-même» — c'est, pour Reverdy, une façon de définir le poème —,

comptant sur l'indulgence de son saint patron pour excuser sa présomption… Il y a d'ailleurs une grâce du poème, qui déborde ce que l'expérience et les pauvres mérites du poète l'autoriseraient à dire. Mais pour que cette grâce ne soit pas l'alibi de l'hystérie et du cabotinage, il sera bon que le poète ne perde pas de vue l'insuffisance de ses «illustrations» par rapport à l'incarnation effective de la Parole. Le poème appelle cette incarnation, l'avènement du Royaume d'amour, il ne les réalise pas magiquement, et l'art n'est nullement une dispense d'y travailler dans la vie avec les moyens de tout le monde. Si le poète n'essayait pas d'être un homme qui œuvre, en chrétien ordinaire, à la manifestation quotidienne de la Bonne Nouvelle qu'il annonce symboliquement dans ses poèmes, il perdrait le droit d'en proposer même cette incarnation symbolique: sa voix ne serait plus juste.

En ce sens encore, l'espace du poème est bien entre les promesses de l'Écriture et la vie: la parole poétique est gémissement de l'homme anticipant sa propre délivrance et celle de la Création dans l'Esprit filial, et consolation, par la beauté accomplie du poème, de notre tristesse de fils inaccomplis.

F-75014 Paris Jean-Pierre LEMAIRE
Rue Marié Davy, 6

Sommaire. — Un poème inspiré de l'Écriture réalise, en fait, un métissage entre celle-ci et les contingences de la vie du poète. L'Écriture répond à son vœu de transformation en lui offrant un scénario et des personnages. Le poème greffe ce scénario sur une durée vécue, avec ses lenteurs, ses détours, et en propose une nouvelle incarnation. Mais cette incarnation dans le poème reste symbolique et ne dispense pas le poète de travailler, en chrétien ordinaire, à l'avènement concret du Royaume: il trouve sa voix juste dans la tension entre le symbole poétique et les réalités qu'il annonce.

Summary. — A poem which finds its inspiration in Scripture realises a crossbreeding between Scripture and the contingencies of the poet's life. Scripture responds to the poet's longing for transformation in offering both the scenario and the *dramatis personae*. In grafting the scenario onto a real-life experience (with its slowness and its detours), the poem proposes a new incarnation of the scenario. But this incarnation in the poem remains symbolic and it does not dispense the poet from persuing, as any ordinary Christian, the concrete advent of the Kingdom: he finds the right tune in the tension between the poetical symbol and the realities which the symbol heralds.